

Emmanuel

Bove

**Henri Duchemin et ses ombres**

---

## Table des matières

---

LE CRIME D'UNE NUIT.....	3
UN AUTRE AMI.....	45
VISITE D'UN SOIR.....	69
CE QUE J'AI VU.....	94
L'HISTOIRE D'UN FOU.....	114
LE RETOUR DE L'ENFANT.....	134
EST-CE UN MENSONGE ?.....	150

## LE CRIME D'UNE NUIT

C'était la veille de Noël.

Assis sur la banquette usée d'un restaurant, Henri Duchemin attendait que la pluie cessât. Les longs cheveux qui chatouillaient ses oreilles – ainsi que les poches trouées de son pantalon – lui rappelaient à tout moment sa pauvreté.

Las d'être immobile, il s'apprêtait à sortir, lorsqu'il se souvint du couloir obscur de sa maison, de la cour humide, des marches étroites de l'escalier, et de sa chambre, sans feu, sous les toits.

À tout cela, il préféra la tiédeur du restaurant.

Quelques habitués lisaient les journaux du soir. Un courant d'air balançait la chaînette du manchon à gaz. La bonne, accoudee sur le buffet, souhaitait de partir.

Soudain les clients levèrent la tête : un mendiant venait d'entrer.

— C'est un bossu, dit l'un d'eux.

Le vent de la rue faillit éteindre la flamme du bec. Des ombres tombèrent du plafond, le long des murs.

— Poussez donc la porte !

Le mendiant obéit et, le chapeau à la main, s'avança, en guignant à droite et à gauche.

— Que voulez-vous ?

— Demander la charité.

Ce mendiant était un peu comme l'acteur qui apparaît enfin sur une scène vide. La bonne, partagée entre le plaisir d'être distraite et celui de chasser ce pauvre, ne resta qu'un instant indécise.

— Allons, sortez. On ne mendie pas ici.

Les clients profitèrent de cet incident pour faire connaissance. Bien qu'ils ne fussent pas tous de l'avis de la bonne, ils sentirent confusément qu'ils tomberaient d'accord en l'approuvant.

Une sorte de parenté étant dans l'air, ils dissertèrent longtemps sur la mendicité, sur la prostitution, sur les problèmes sociaux, comme ils disaient, avec sécheresse.

Quatre coups sonnèrent à une horloge qui, pourtant, marquait neuf heures.

Henri Duchemin devinait que ces inconnus avaient des pensées mauvaises. Il s'assura que le coton qui bouchait ses oreilles n'était pas tombé, et, tout en secouant son pardessus, il gagna la porte qui laissa, une seconde, la lumière du restaurant traverser la rue noire.

La pluie glissait sur la fonte peinte des réverbères. Les trottoirs, couverts de reflets, avaient l'air de se mouvoir. Les lanternes des voitures et des taxis éclairaient à peine.

Il entra dans un café. Le store, battu par le vent, jetait des paquets d'eau.

La buée, qui flottait partout, ternissait les verres, le comptoir, les ampoules électriques. Des clients avaient dessiné sur les glaces.

Henri Duchemin commanda un café, un café bien chaud, qu'il avala d'un trait, avant même que le sucre fût fondu.

Une femme, dont la fourrure était encore mouillée, buvait un lait que le rouge de ses lèvres devait sucrer. Lourds de fard, ses yeux restaient continuellement ouverts, comme ceux d'une poupée.

— Quel triste réveillon ! dit-elle.

Henri Duchemin savait bien que certaines femmes parlent aux hommes pour leur demander de l'argent, mais il aimait mieux ne pas y penser et conserver intact l'espoir d'un événement nouveau.

— Oui, quel triste réveillon !

Il regarda la porte. Il craignait que son voisin, M. Leleu, rentrât. Celui-ci se serait assis, là, près de lui, et sans aucun doute, l'aurait supplanté.

— Vous devez vous ennuyer, monsieur ?

— Oh ! oui... ne vous vexez pas... quand vous saurez comme je souffre... je désirerais tant m'épancher... À vos yeux, je suis un étranger... Patientez... Je vous raconterai ma vie... Elle est bien triste...

Il était si content de parler qu'il semblait rajeuni. La certitude de plaire le rendait confiant. Il allait continuer, lorsque sa voisine éclata de rire :

— Ne soyez pas ridicule. Si vous êtes malheureux, vous n'avez qu'à vous tuer.

Henri Duchemin devint rouge. Pendant une minute il chercha une réponse.

Ne la trouvant pas, il se leva et sortit, le cœur plein d'amertume.

La pluie qui cinglait son visage le ranima. Deux rangées de becs de gaz se rejoignaient au bout d'une avenue. Les passants touchaient de la tête la toile de leur parapluie.

« Me tuer ! Elle est folle... Que le monde est méchant », pensait-il.

Son pantalon mouillé collait sur ses cuisses. Ses pieds glissaient dans ses souliers qui prenaient l'eau, même en été, quand on arrosait. Il ne voyait rien, pas même les ruisseaux qui s'engouffraient dans les égouts, avec le bruit léger d'une petite cascade.

Enfin, il reconnut un renforcement encombré de tuyaux gou-dronnés où il venait souvent regarder les ouvriers travailler, tout en se chauffant à un brasero.

Il était arrivé.

Il y avait tant de vent, qu'il lui sembla, en ouvrant la porte de sa maison, que quelqu'un voulait l'empêcher d'entrer.

Henri Duchemin monta lentement l'escalier, puis, une fois chez lui, ferma doucement la porte de sa chambre afin de ne pas réveiller M. Leleu.

La lampe, allumée, révéla un désordre qui l'étonna, parce qu'il avait oublié que le ménage n'avait pas été fait.

Les meubles, doublés de leur ombre, semblaient se toucher. Un souffle glacial, glissant sous la fenêtre, agitait les rideaux. L'humidité boursouflait le plâtre du plafond. Le papier tenture pendait comme de vieilles affiches. Le lit défait était froid. Quand le vent secouait la porte, la serrure grinçait.

« Me tuer... allons donc... elle est folle ! »

Pour chasser le souvenir de cette femme, Henri Duchemin arpenta la pièce en comptant ses pas et en se réjouissant d'en trouver le même nombre à aller et au retour. Il remarqua alors que son haleine était plus nette quand il tournait le dos à la lampe.

Les volets, décrochés par le vent, claquaient si violemment contre le mur qu'il craignit que les voisins ne se plaignissent.

Il ouvrit la fenêtre toute grande : la flamme de la lampe baisa, les rideaux s'élevèrent derrière lui comme des fantômes, un billet de tramway vola dans la chambre.

Il vit, de l'autre côté de la rue, une fenêtre éclairée, et, au travers du store, une femme dont l'ombre faisait de grands gestes.

Penché au-dehors, les cheveux emmêlés par le vent, les mains noircies par la barre d'appui, Henri Duchemin épiait cette femme. Il ne remuait pas et ses yeux s'étaient agrandis au point que les pupilles, au milieu de trop de blanc, paraissaient plus petites.

Mais la lumière s'éteignit. Espérant qu'elle se rallumerait à une autre fenêtre, il attendit. La nuit était noire. Le vent, qui s'engouffrait dans ses manches, glaçait son corps. La pluie brillait autour d'un réverbère.

Il ferma la fenêtre et, planté devant l'unique fauteuil, il discerna partout, dans la profondeur des murs, debout sur son lit, des femmes qui faisaient les beaux bras.

Non, il ne se tuerait pas. À quarante ans, un homme est encore jeune et peut, s'il est persévérant, devenir riche.

Henri Duchemin rêva de solliciteurs, de maisons à lui, de liberté. Mais quand son imagination se fut calmée, il lui sembla que le désordre de sa chambre s'était accentué, tant il jurait avec ses rêveries.

Un miroir, dans un cadre de bambou, reflétait son visage. Il oublia tout et, parlant tout seul, se regarda pour voir comment il était quand il parlait.

La lampe baissait au point de n'éclairer que la table. La flamme tremblotait sur la mèche. Soudain elle s'éteignit.

Henri Duchemin, en cherchant à tâtons des allumettes, renversa des objets qu'il ne reconnut pas.

Las de chercher, il s'assit dans le fauteuil et ferma les yeux pour ne pas voir l'obscurité.

La chaleur de son corps séchait tout doucement ses habits. Il se sentait mieux. Bientôt, il lui sembla que le plancher se déroba sous ses pieds et que ses jambes balançaient dans le vide, comme celles d'un enfant sur une chaise.



Il dormait depuis longtemps quand il sentit, sur sa joue, la chaleur d'une flamme, un peu comme la respiration de quelqu'un.

Il ouvrit les yeux.

M. Leleu était là, près de lui, une lampe à la main.

M. Leleu était un homme de cinquante ans, paisible, qui vivait pauvrement. Il s'intéressait à la vie des criminels et se rangeait toujours du côté des gendarmes. Il lisait les faits divers, mais jamais de romans policiers, car il éprouvait une sorte de gêne à la lecture d'un récit qui n'avait pas existé.

— Tu dors, Duchemin ?

— Non.

M. Leleu posa sur la cheminée la lampe. Elle continua à éclairer le plancher.

— J'ai à te parler, Henri.

M. Leleu, en caressant sa barbe, en affina la pointe.

— Te souviens-tu de la femme du café ?

— Oui.

— Il faut faire ce qu'elle t'a dit.

— Me tuer ?

— Oui.

— Vous pensez qu'il le faut ?

— Oui, puisque tu es malheureux.

La pluie, emportée par le vent, revenait à tout moment cribler les carreaux.

— Mais je n’oserai pas.

— Pourquoi, Henri ? je t’apporte une corde. Le nœud coulant est fait. Tu vois, tout est prêt. Je reviendrai, quand tu seras mort, afin que l’on ne me soupçonne pas.

M. Leleu se leva.

— Vous reviendrez quand je serai mort !

— Oui. Je réveillerai les locataires. Adieu. Je te laisse la lampe ; je la reprendrai tout à l’heure.

M. Leleu s’en alla sans bruit.

Resté seul, Henri Duchemin frotta ses yeux, regarda la lampe et, constatant qu’il ne rêvait pas, voulut écrire ses dernières pensées. Mais il ne sut quoi dire.

Tout à coup, soit que la mort lui fit peur, soit qu’il craignit que M. Leleu ne revînt, il décida de fuir.

Il souffla la lampe, en se défiant du retour de flamme, et sortit.

\*

\* \*

Bien que la porte de M. Leleu fût fermée, Henri Duchemin marcha sur la pointe des pieds.

Dehors, l'air froid tirailla le nerf d'une de ses dents. Il ne pleuvait plus. La pente de la rue donnait envie de courir. Les bulles qui flottaient sur les flaques ne crevaient pas car elles étaient immobiles.

Henri Duchemin traversa un faubourg. Il y avait des inscriptions à la craie sur les murs. Une palissade dissimulait un terrain vague. Des fenêtres sans rideaux luisaient à la lueur d'une lanterne, comme du mica.

Un cabaret, peint en rouge, inondait de lumière une impasse. Des ombres remuaient sur les vitres encore éclaboussées de pluie.

Un passant eût hésité à pénétrer dans ce bouge.

Henri Duchemin qui, ce soir-là, ne craignait rien, y entra et s'installa au fond, avec l'aisance d'un habitué.

Quelques clients, debout, causaient avec la patronne. Celle-ci, le tablier mouillé au ventre, les pieds au sec sur un caillebotis, lavait des verres.

— Que désire Monsieur ?

— Un rhum.

Henri Duchemin l'avalait à la façon d'un cachet.

Puis il but de la bière, du vin, des liqueurs, et, comme il n'avait pas l'habitude de le faire, une heure après il était ivre. Il avait le vin triste. Aussi s'affecta-t-il à la pensée qu'il ne pourrait payer ses consommations.

Bientôt ses pensées s'embrouillèrent. Il clignota des yeux comme aveuglé par le soleil. Il ne discerna plus les scintillations du comptoir et ne perçut même pas le cliquetis des bouteilles.

Ce fut à cet instant que, malgré son état, il vit, en face de lui, un homme qui somnolait la tête sur la table, les bras entre les jambes.

Henri Duchemin n'en revenait pas. Croyant rêver, il allongea le bras et, du bout du doigt toucha les cheveux du dormeur.

Celui-ci s'éveilla en sursaut. Ses cils étaient, sales. Il devait être encore à demi endormi car, pour trouver son mouchoir, il chercha dans toutes ses poches. Quoi qu'il ne fût pas rasé et que son chapeau n'eût point de ruban, il portait un faux col. Il avait de grosses veines à l'endroit où l'on embrasse la main.

— À boire !

Sans doute, comme bien des gens, il aimait à boire en se réveillant.

Dès que la patronne eut apporté une bouteille de vin, il en avala deux verres de suite.

Il sourit, cherchant à lier conversation.

— Quel mauvais temps !

Henri Duchemin ne répondit pas. Il aimait à causer, mais il se défiait des étrangers.

Les clients, se rendant compte que leur discussion ne changeait rien aux choses, s'en allèrent.

La patronne se recoiffa du bout de ses doigts mouillés. Les deux hommes s'observèrent.

— Écoutez-moi, dit l'inconnu.

Aucune parole ne l'engagea à continuer.

— Écoutez-moi donc.

— Oui.

— Dites-moi votre nom.

Henri Duchemin ne sut quoi répondre.

Il lui semblait qu'il serait plus faible, qu'il se découvrirait, qu'il se mettrait à la merci de l'inconnu s'il disait son nom et, pris ainsi au dépourvu, il ne se sentait pas assez d'à-propos pour en inventer un faux.

Doucement, comme pour ne pas être entendu, il dit :

— Henri Duchemin.

— Voulez-vous devenir mon ami ? Comme vous, je voudrais avoir beaucoup d'argent.

En effet, Henri Duchemin voulait avoir beaucoup d'argent. Comme il pensait que ce désir ne pouvait être que celui d'un audacieux, il fut flatté que son voisin l'eût deviné. Aussi, quoique cette alliance lui semblât imprudente, il accepta.

— Mais comment vous appelez-vous ?

— Je n'ai pas de nom.

— Vous n'avez pas de nom ?

— J'en ai un, mais tu n'as pas besoin de le savoir.

— Et que faites-vous ?

— Rien. Mais à partir de maintenant, il faut agir. Veux-tu devenir riche, Duchemin ?

— Oui, si c'est possible.

Quand la patronne vint servir, l'homme sans nom la prit par la taille.

— Imite-moi donc, Duchemin.

Celui-ci l'eût fait volontiers sans la timidité qui annihilait ses forces.

— Il ne faut pas rougir, jeune homme, dit la patronne en se dégageant.

— Duchemin... j'ai à te parler de choses sérieuses... fais attention.

— Je t'écoute, répondit Henri Duchemin qui tenait aussi à tutoyer son interlocuteur.

— Voudrais-tu être riche ?

— Oui.

— Ce n'est pas oui qu'il faut répondre ; c'est : je le voudrais.

— Je le voudrais.

Un client, qui s'assoupissait près du poêle, sursauta. L'eau s'évaporant de son pardessus et de ses souliers l'enveloppait d'une nuée transparente. La patronne, qui lisait un roman, avait du mal à tourner les pages.

— Tu m'écoutes, Duchemin ?

— Je t'écoute.

— Entre la vie que tu mènes et la richesse, que choisis-tu ?

— La richesse.

D'un robinet mal fermé, des gouttes tombaient dans un baquet.

— Tu choisis la richesse ?

— Oui.

— Bravo ! Tu es sauvé.

L'homme sans nom s'approcha de son voisin et lui prit la main.

— As-tu du courage ?

— Oui.

Tout était immobile dans la salle éclairée.

— Bien. Tout à l'heure, nous irons dans une maison. Un banquier doit y passer la nuit.

— Un banquier ?

— Oui. Lorsqu'il dormira... tu...

L'homme sans nom ôta son chapeau, afin que la sueur de son front n'en mouillât pas le cuir.

— Lorsqu'il dormira... tu...

— Je...

— Tu le tueras.

— Je le tuerai ?

— Oui...

Henri Duchemin eut un vertige comme quand il ne mangeait pas. Il vit trouble : la suspension, les bouteilles tombèrent derrière le comptoir, puis traversèrent la salle.

— Tu t'introduiras dans la chambre... la lune t'éclairera... Tu n'auras qu'à frapper... Alors tu seras riche...

— Au secours ! Au secours ! cria Duchemin. La patronne ne leva même pas les yeux. Quant au client, il oscillait sur sa chaise, s'éveillant et se rendormant tour à tour.

— Tu achèteras des habits, Duchemin, des habits neufs.

Henri Duchemin respira à pleine poitrine l'air chaud qui séchait ses dents.

— Veux-tu trinquer ?

— Oui.

— Deux cognacs, la patronne !

Elle versa à boire en s'y reprenant à plusieurs fois, de crainte, que les verres débordassent.

Une minute après, les deux hommes gagnaient la porte. La trappe de la cave trembla sous leurs pas. L'homme sans nom pinçait sa moustache entre ses lèvres pour aspirer les dernières gouttes de cognac.

— Bonsoir.

— Bonsoir, messieurs.

« Nous n'avons pas payé les consommations et elle ne nous réclame rien », observa Henri Duchemin.